

# Introduction

La dissection anatomique des cadavres humains a toujours provoqué une certaine répulsion parce qu'elle viole l'intimité de l'individu qu'on découpe, le faisant ainsi, en quelque sorte, mourir une deuxième fois. En revanche, pour les médecins et les chirurgiens, la dissection est considérée comme une tâche nécessaire, accomplie par des anatomistes professionnels et des préparateurs en anatomie dans les facultés de médecine ; la dissection anatomique se donne en effet pour but de mieux appréhender et de mieux comprendre les structures du corps humain pour parfaire l'enseignement de la médecine et de la chirurgie.

En dominant la répulsion qu'inspire à la plupart des observateurs la simple vue d'un cadavre, les anatomistes sont conscients d'accomplir une transgression. « Inciser, pénétrer la profondeur de la chair, contempler l'éventail des organes, c'est échapper à la condition ordinaire de l'humanité et éprouver en soi le tremblement qui répond à l'ampleur de la transgression<sup>1</sup>. » Pendant des siècles – de la fin de la période hellénistique à la Renaissance – le tabou de la dissection s'est révélé si fort qu'il fut, en grande partie, à l'origine de la disparition des dissections anatomiques dans l'histoire de la médecine. Ce tabou n'a été finalement levé qu'au XIII<sup>e</sup> siècle.

La science anatomique a véritablement ouvert une brèche dans la manière dont nous appréhendons le monde et la société. Cette science, depuis la Renaissance, est véritablement à la base de la médecine occidentale, souvent qualifiée de « médecine anatomique ». À l'époque classique, la physiologie (celle de Descartes, de Boerhaave, de Hoffmann, de Haller, etc.) se présente comme une « anatomie animée ». Mais en tant que moyen d'exploration du corps humain, la dissection peut être vue comme une mainmise de l'homme sur lui-même, un acte rompant le respect séculaire dû aux dépouilles des morts. L'anatomie désacralise le corps humain qui ressemble en définitive à une sorte de mécanique (« la machine du corps ») dont il faut explorer les rouages. Ainsi la vision parcellisée des différentes régions anatomiques permettrait, d'une certaine manière, d'oublier le côté angoissant, la répulsion qui accompagne habituellement la vision globale du cadavre ou de la mort.

Les premières civilisations de l'Antiquité (Akkadiens, Sumériens, Babyloniens), puis les Égyptiens en Occident, les Indiens et les Chinois en Extrême-Orient, considéraient les maladies sous l'angle magico-religieux, comme des châtements imposés aux hommes par des dieux vengeurs ou malveillants.

Les premiers médecins grecs – ceux des écoles hippocratiques – mais aussi les médecins chinois ou indiens des derniers siècles précédant notre ère, traitaient les maladies de manière rationnelle ; ils en recherchaient l'origine dans les déséquilibres de répartition des humeurs circulant dans le corps : le sang, la bile jaune, la bile noire et le phlegme dans la « théorie des humeurs » d'Hippocrate, les souffles, l'air, les courants d'énergie (*yin* et *yang*) pour les médecins d'Extrême-Orient.

Le premier essor de l'anatomie s'est produit aux derniers siècles av. J.-C. avec l'école d'Alexandrie, où enseignèrent les médecins Hérophile de Chalcédoine (320-250) et Érasistrate de Céos (320-250), puis aux premiers siècles de l'ère chrétienne avec Galien de Pergame (129-200). Cet essor correspond à un abandon partiel, par les médecins, des « théories humoristes ». Depuis ces dates en effet, « l'élan anatomique » consistant à prendre aussi en compte la structure des organes ou des régions du corps pour expliquer l'origine des maladies (et les soigner) s'est confirmé au cours des siècles et continue aujourd'hui encore à animer les cliniciens dans des domaines importants de la pratique médicale.

Cependant, il faut bien noter qu'après les travaux de l'école d'Alexandrie et ceux de Galien, l'anatomie a stagné en Occident pendant des siècles, parce que la pratique des dissections de cadavres avait disparu. Le savoir anatomique des facultés de médecine médiévales se bornait à la répétition, par les maîtres et leurs étudiants, des « vérités anatomiques » trouvées dans les traités de Galien. À l'époque médiévale, le savoir anatomique fut même relégué à un rang inférieur, celui

---

<sup>1</sup> D. Le Breton, *La chair à vif. Usages médicaux et mondains du corps humain*, Métailié, Paris, 1993, p. 178.

des chirurgiens-barbiers, dépourvus de formation universitaire, de sorte qu'une séparation s'instaura entre savoir anatomique pratique et médecine savante.

Ce n'est qu'à la Renaissance, dans l'effervescence culturelle du *Quattrocento* et du *Cinquecento*, et dans les facultés de médecine italiennes principalement (Padoue, Ferrare, Bologne, Pise, Rome) que l'anatomie humaine prit son essor définitif, sous l'impulsion tout à fait remarquable d'André Vésale. L'intérêt des grands artistes de la Renaissance – tels Léonard de Vinci, Michel-Ange – pour la structure des corps représentés dans leurs tableaux ou par leurs statues, soutint également le nouveau développement de l'anatomie.

Les conséquences du renouveau de la science anatomique sur le développement de la biologie et de la médecine furent considérables : la découverte de la circulation du sang par William Harvey (1578-1657), qui étudia l'anatomie à Padoue, fournit un exemple éclatant des conséquences heureuses des progrès de l'anatomie à la Renaissance.